



THOMAS CULLINAN

Les Dives

UN FILM DE SOFIA COPPOLA

RIVAGES/NOIR

En pleine guerre de Sécession, un caporal nordiste s'échappe d'un brasier et trouve refuge dans un pensionnat pour jeunes filles confédéré. Mais l'intrusion soudaine d'un mâle vient perturber la vie des huit femmes qu'abrite encore l'institution, huit recluses pétrées de valeurs puritaines et de pulsions refoulées. Objet de tous les fantasmes, le soldat va s'employer à les incarner avec un art consommé de la manipulation, jusqu'à une nuit où tout bascule.

Huis clos psychologique au suspense diabolique, ce roman sulfureux a été porté à l'écran une première fois en 1971 par Don Siegel, avec Clint Eastwood dans le rôle principal, puis par Sofia Coppola en 2017.

« Un conte gothique démentiel... On est fasciné par l'horreur que renferme ce pensionnat de jeunes filles. »
Stephen King

« Le roman de Cullinan rappelle d'autres œuvres cruciales de la culture américaine, de *La Nuit du chasseur* aux *Sorcières de Salem*. » Sabine Audrerie, *La Croix*

Thomas Cullinan

Les Proies

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Morgane Saysana

*Collection fondée
par François Guérif*

Rivages/noir

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Ouvrage publié sous la direction
de François Guérif

Titre original : *The Beguiled*

Couverture : Focus Features LLC. All rights reserved

© Thomas Cullinan, 1966

© Éditions Passage du Nord-Ouest, 2013
pour la traduction française

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2014
pour l'édition de poche

ISBN : 978-2-7436-4083-5

Pour Helen

Les mots ou expressions en français dans le texte original sont ici en italique suivis d'un astérisque.

La traduction des sonnets 115 et 116 de William Shakespeare, cités en pages 215 et 216, est l'œuvre d'Yves Bonnefoy (Shakespeare, *Sonnets, Poésies*/Gallimard, 2007).

Amelia Dabney

Je l'ai trouvé dans les bois. Miss Harriet m'avait donné la permission d'aller chercher des champignons à condition que je promette de ne pas dépasser l'ancienne piste indienne, juste avant la pente où les bois commencent à descendre vers le ruisseau. Ces terres appartiennent toutes aux Farnsworth mais ils n'en ont jamais rien fait, je crois, ce qui me va très bien. Les endroits comme les bois, je préfère qu'on les laisse tels qu'ils sont. En tout cas, cet après-midi-là – la première semaine de mai, c'était – je n'ai pas vraiment trouvé beaucoup de champignons, mais je l'ai trouvé lui.

Il était étendu face contre terre dans un tas de feuilles mortes, un bras agrippé à une grosse branche cassée à laquelle il se cramponnait comme si c'était sa mère ou un radeau en eau profonde. Sa casquette était tombée et une demi-douzaine de mouches bourdonnait autour d'une profonde entaille sur son front. Il avait les cheveux roux, les taches qui allaient avec et le teint très pâle entre des traînées sales. J'ai d'abord cru qu'il était mort mais il a gémi tout doucement et s'est un peu tourné de côté. Sous lui, sur les feuilles de chêne, une mare de sang avait complètement souillé la jambe droite de son pantalon.

Au début, j'ai pensé retourner à l'école pour chercher Miss Harriet, Marie ou Alice, puis je me suis

ravisée. Elles en feraient sûrement tout un plat et décideraient d'attendre que Miss Martha revienne de la croisée des routes et elle, ensuite, dirait que c'est trop dangereux de s'aventurer dans les bois et plus personne n'aurait l'autorisation d'y retourner. J'ai donc compris que j'allais devoir le ramener toute seule.

Les canons tonnaient plus fort à cette heure. Ils s'étaient mis à tirer tôt dans la matinée, assez loin à l'est de l'école, dans la vaste friche de l'autre côté du ruisseau. Sur le domaine, on trouve encore plein de bois de construction, mais là-bas il n'y a que des espèces grimpantes, des ronces et des pins de seconde venue. On ne peut rien y cultiver et tout le bon bois a été abattu il y a des années. Je n'aurais jamais imaginé qu'on puisse se battre pour ces terres infécondes, mais apparemment si.

Il avait maintenant le visage tourné vers moi, ce qui m'a permis de mieux l'examiner. Je me suis penchée pour le regarder d'un peu plus près. Il ne pouvait pas faire grand mal à qui que ce soit, vu son piteux état, et il ne semblait pas avoir d'arme, à moins qu'il soit couché dessus. Mais que faire de lui ? Je ne pouvais certes pas le traîner jusqu'à l'école mais il n'y avait aucun autre moyen de le déplacer.

Puis il a ouvert les yeux. Et en a refermé un presque aussitôt. Je n'aurais jamais imaginé que quelqu'un puisse m'adresser un clin d'œil en pareilles circonstances ; c'était pourtant ce qu'il venait de faire.

«Vous avez peur ? a-t-il demandé, très bas mais distinctement.

– Non », j'ai dit, puis : « Si.

– C'est bien. Moi aussi, a-t-il dit avant de lâcher un soupir et de refermer les paupières.

– Vous pouvez bouger ? je lui ai demandé.

– Je suis venu jusqu'ici en me traînant à quatre pattes et en rampant sur le ventre. Je pourrais peut-être

pousser un tout petit peu plus loin s'il y avait un endroit où aller.

– L'école Farnsworth est juste au-delà de ces bois, je lui ai dit. C'est le pensionnat pour jeunes demoiselles de Miss Martha Farnsworth.»

Il a réfléchi un instant. Puis : «Il y a des hommes, là-bas ?

– Pas d'hommes, non. Juste cinq élèves en me comptant moi... et aussi Miss Martha Farnsworth et sa sœur, Miss Harriet Farnsworth. Je ne dis pas que vous y serez complètement le bienvenu, mais ce sera toujours mieux qu'ici.

– Il y a du vrai là-dedans. Je vais accepter votre invitation. Voyons si, par hasard, je ne serais pas capable d'y aller à pied. Pouvez-vous m'aider à me lever ? J'ai la tête qui tourne.»

Je me suis accroupie près de lui et je l'ai tiré par le bras. Ça n'avancait à rien, je n'ai pu le soulever que de quatre ou cinq centimètres. Au bout d'un moment, il est retombé, épuisé.

«Si je n'avais pas perdu mon fusil dans le ruisseau, a-t-il déploré, je pourrais m'appuyer dessus.

– Tenez, j'ai dit en m'agenouillant à côté de lui. Passez votre bras droit sur mon épaule et on se relèvera tous les deux en même temps.» Ça l'a redressé, tout tremblant, d'une grosse trentaine de centimètres, mais il était incapable de plier le genou pour ramener la jambe sous son corps.

«Attendez un peu, a-t-il dit. Pouvez-vous tenir comme ça un petit instant, le temps que je reprenne mon souffle ?

– Oui», j'ai dit, bien que je ne fusse pas sûre d'y arriver. Mais en fait, porté de cette manière, il paraissait moins lourd que je l'aurais imaginé. Il était loin de peser autant que mon frère Dick, par exemple, du moins d'après le souvenir que j'en garde depuis l'été

d'il y a deux ans. Je lui ai dit ça, et je lui ai raconté comment Dick et moi, on se bagarrait souvent sur la pelouse jusqu'à ce que maman décide que ce n'était pas distingué de la part d'une demoiselle et que je devenais trop grande pour ça.

« Où est Dick, maintenant ? il a demandé, le souffle encore haché.

– Il est mort au combat l'an dernier à Chickamauga¹. C'est dans le Tennessee.

– Je sais où c'est. En tout cas, il n'a pas été tué par nous. Moi, je fais partie de l'armée du Potomac². Et on est jamais allés dans le Tennessee.

– Je ne vous accusais pas, j'ai répondu. Je sais bien que ce n'était pas votre faute. » Mon frère Billy a lui aussi été tué à la même bataille, bien sûr, mais je ne voyais aucune raison valable de le mentionner. Billy avait quatre ans de plus que Dick et on ne s'était jamais bagarrés, lui et moi, pourtant je l'aimais beaucoup lui aussi.

C'était donc la première fois que je me trouvais aussi près d'un Yankee, et je me suis soudain rendu compte de quelque chose. Ils n'ont pas l'air très différents de nos soldats. En fait, c'était la première fois que quiconque, à part un membre de ma propre famille à moi, passait le bras autour de mes épaules.

« Comment vous appelez-vous ? il a demandé.

– Amelia Dabney.

– Moi, c'est McBurney... caporal John McBurney.

– Ravie de faire votre connaissance, j'ai dit.

– Quel âge avez-vous, Amelia ?

– Treize ans. Quatorze en septembre.

– Assez grande pour embrasser, alors... et aussi pour détester.

– Comment pourrais-je vous détester ? j'ai dit. Je ne vous connais même pas. »

* Les notes se trouvent en fin de volume.

Ma réponse l'a fait sourire. Il avait les dents blanches, quoique un peu de travers devant.

«C'est une noble philosophie, a-t-il dit. Enseignons-la au reste du monde et ce sera fini, toutes ces chicane-ries. Bon, si on essayait de nouveau... ?»

J'ai rassemblé toutes mes forces pour le soulever un peu en me relevant, puis il a ramené les genoux sous son corps en essayant de peser sur sa bonne jambe. Il hoquetait de douleur et son front suait à grosses gouttes, mais on y est arrivés.

«Là, voilà, il a dit, haletant. Maintenant en route pour... quoi, déjà ?

– Le pensionnat pour jeunes demoiselles de Miss Martha Farnsworth.

– Et il n'y a que cinq élèves ? Le nom est plus long que la liste d'appel.

– Les autres filles sont rentrées chez elles, j'ai expliqué. Miss Martha était prête à fermer l'école cette année, mais elle a décidé de la maintenir ouverte quand nous cinq, on a dit qu'on resterait.

– C'était courageux de votre part. Ça révèle les érudites qui sommeillent en vous.

– Eh bien, c'est surtout qu'on n'avait pas d'autre endroit où aller.» Je continuais de parler, espérant détourner ses pensées de la douleur. «C'est que j'habite en Géorgie, voyez-vous, alors ma mère a décidé qu'il valait mieux que je reste quelque temps ici, en Virginie... maintenant que votre général Sherman³ est descendu tout près d'Atlanta⁴ et tout ça. C'est à peu près pareil pour les autres filles. Marie Deveaux... c'est la plus jeune, elle n'a que dix ans... Marie habite en Louisiane et là-bas, il n'y a pratiquement plus que des Yankees, ils grouillent partout. La famille d'Emily Stevenson a une grande propriété en Caroline du Sud, mais il n'y a plus personne sur place, à part les domestiques, vu que sa mère est

morte et que tous ses frères sont dans l'armée... et son père aussi. Son père est général de brigade. Il est sans doute là-bas, dans les bois, en ce moment même.

– S'il est malin, il n'y restera pas, a dit McBurney. J'ai déjà pris part à des batailles, mais jamais comme celle-là. C'est horrible, là-bas. Les fourrés sont en feu dans tous les coins... voyez un peu, on aperçoit la fumée⁵.»

On s'est arrêtés et on a regardé en arrière. La fumée s'élevait maintenant au-dessus des arbres de l'autre côté du ruisseau. Les canons tiraient toujours, sans discontinuer à présent, et de temps à autre, quand le vent tournait, on entendait les détonations des fusils suivies de ce qui ressemblait à des plaintes ou des gémissements aigus.

«C'est eux qui crient, tu les entends là-bas? C'est déjà moche de mourir en prenant une balle, mais brûlé vif... et sans rien voir à plus de trente centimètres, sans distinguer un type d'un autre...»

– Vous vous êtes fait la belle? je lui ai demandé.

– C'est beaucoup dire. Je fais partie du 66^e régiment de New York et dans cette unité, il y a plein de vieux briscards; moi je me suis contenté de faire comme tout le monde. Ce qui s'est passé, c'est qu'on faisait partie du Corps Hancock⁶ et qu'on a traversé cette rivière hier soir. Et voilà que ce matin, le capitaine Weaver a donné l'ordre de former une ligne de tir et d'avancer sur cette route... qui n'était pas du tout une route mais un simple chemin boueux à travers bois... puis j'ai été touché et je suis tombé... et tout s'est mis à flamber... les arbres, les fourrés, tout... alors j'ai rampé je ne sais où... pendant pas loin d'une heure. Puis j'ai aperçu un passage dégagé et ce ruisseau, là-dedans, au bas de la pente... et je suis descendu m'abreuver.

– Et en sortant du ruisseau vous vous êtes trompé de côté, j’ai continué. Tout simplement. Vous voulez rebrousser chemin ? Je peux vous guider.

– Pas maintenant. Plus tard, peut-être. Quand ma jambe aura fini de saigner. »

On avançait très lentement entre racines et ornières, faisant halte de temps en temps pour que le caporal McBurney reprenne son souffle. Un regard par-dessus mon épaule m’a révélé une traînée de gouttelettes de sang, derrière nous.

« Vous habitez New York ? je lui ai demandé pour le tenir éveillé.

– Pas du tout, a-t-il dit en redressant la tête d’un coup. Je viens du comté de Wexford, en Irlande, et j’en suis fier. Mais parlez-moi des autres, à l’école. Je voudrais savoir où je mets les pieds. »

Ma foi, j’avais envie de dire quelque chose de gentil sur Alice et Edwina, mais je n’ai pas su comment m’y prendre. Alice ne me dérange pas plus que ça. Elle n’est vraiment pas si méchante du moment qu’on ne la provoque pas, et on ne peut certes pas lui tenir rigueur de son milieu d’origine. Mais Edwina, c’est une tout autre affaire. On dirait que son humeur par défaut, c’est la haine.

« Il n’y a que ces deux autres filles, j’ai fini par dire. Alice Simms et Edwina Morrow. Je ne sais pas d’où Alice est originaire mais récemment, elle habitait Fredericksburg, qui se trouve à une trentaine de kilomètres d’ici et que votre armée occupe actuellement, je crois. Il y a eu une bataille⁷ épouvantable aux alentours de cette ville, voilà un peu plus d’un an.

– Je sais. J’étais encore sain et sauf au pays, mais on m’en a parlé.

– En fait, en mai dernier, voilà tout juste un an, il y a eu une grande bataille précisément dans les bois d’où vous venez. Notre général Jackson⁸ y a été tué.

– J’ai entendu parler de ça aussi. Hier soir, certains des gars de mon régiment ont dû franchir la Rapidan⁹ pour la deuxième fois.»

Mais il y a une chose qu’il ignorait : il n’avait jamais entendu dire que, la nuit, le général Stonewall Jackson continuait à sillonner ces bois au galop sur son cheval noir¹⁰. Notre Mattie jure qu’elle l’a vu. Elle est allée là-bas une nuit avec Miss Martha et Miss Harriet, l’hiver dernier c’était, mais elle n’a jamais voulu nous dire pourquoi Miss Harriet et Miss Martha souhaitaient s’y rendre, ni ce qu’elles y ont fait, seulement que Miss Harriet et elle étaient mortes de peur. Alors que rien, bien sûr, n’affecte Miss Martha.

« Enfin bref, j’ai repris, Edwina a dix-sept ans. C’est la plus âgée de l’école. Elle vient de Richmond, où son père a un entrepôt. Il vend des marchandises au gouvernement. Emily, dont j’ai déjà parlé, a seize ans, et Alice quinze. Certaines personnes la trouvent très jolie.

– Eh bien, il a dit, si elle est encore plus jolie que vous, ce doit être une beauté fatale. Et les professeurs alors ?

– Miss Martha est très bonne, et Miss Harriet très gentille. Miss Martha est la plus âgée, quoique pas de beaucoup. Je pense qu’elles aussi devaient être très jolies autrefois, mais ça ne se voit plus tellement à présent.

– Ça résume tout, j’en suis certain, il a commenté. »

On est alors arrivés au chemin de Cedar Hill qui passe entre les bois Farnsworth et le champ de blé.

« Vous feriez mieux d’attendre ici le temps que je jette un coup d’œil. Ce chemin conduit vers la route à péage et dans l’autre sens, il part en coude vers la rivière et l’endroit d’où vous venez¹¹. Il y avait plein de nos soldats tout le long, ce matin, c’est pour ça qu’aucune d’entre nous n’est censée sortir.

– Vos propres gars ne feraient sûrement pas d’ennuis à des jeunes filles comme vous.

– Je n’en sais rien. Miss Martha dit qu’on ne peut se fier à aucun homme... surtout pas aux soldats.»

J’ai escaladé le talus pour rejoindre le chemin et scruté les alentours. Il n’y avait rien au nord ni à l’est, à part la fumée en provenance de la friche. À environ huit cents mètres en direction du sud-ouest, à côté de chez McPherson, on aurait dit qu’il y avait un nuage de poussière. Je suis redescendue auprès du caporal McBurney, qui prenait appui contre un arbre, derrière le talus.

«On ferait mieux d’attendre. Quelqu’un se dirige vers ici, et il reste encore presque cinq cents mètres à parcourir jusqu’à la maison.

– Vous n’avez pas envie qu’on me fasse prisonnier, Amelia? il a demandé avec un grand sourire, alors qu’il avait bien du mal à tenir debout.

– Pas avant qu’on ait au moins pu vous mettre un bandage à la jambe.

– Et comment. Dès que ce sera fait, je m’en irai et je ne vous causerai plus d’ennuis. On ferait mieux de se cacher au fond de ce fossé, non? Au lieu de rester plantés là sous le nez de tous ceux qui passent.»

Je l’ai aidé à descendre. C’était un fossé plutôt profond, si bien qu’en baissant la tête, on était en dessous du niveau du chemin. Le caporal McBurney avait toujours le bras autour de mes épaules. Je ne pensais pas que ce fût tout à fait nécessaire, puisqu’on ne se déplaçait plus, à présent, mais je n’ai rien dit. On a entendu le bruit des chevaux qui arrivaient au galop sur le chemin, mais ça n’a pas eu l’air de tracasser le caporal McBurney. Il m’a posé un baiser sur l’oreille. Sa barbe piquait fort.

«Je n’arriverai jamais à croire, il a dit tout bas, que vous n’êtes pas la plus jolie de toute l’école.»

Les cavaliers, huit ou neuf des nôtres, sont passés ventre à terre. Ils semblaient aussi sales et encore un peu plus en loques que le caporal McBurney. Le dernier, un gamin pieds nus, montait l'un des chevaux attelés à une pièce d'artillerie. La roue de l'affût de canon a fait une embardée au-dessus du fossé et nous a frôlés. J'ai vraiment eu la frousse, à ce moment-là, mais McBurney s'est contenté de rire. À croire qu'il avait menti un peu plus tôt, en affirmant qu'il avait peur. À croire que rien ne pouvait lui faire peur. Du moins, c'est ce que j'ai alors pensé.

Au bout d'un moment, le bruit des chevaux s'est éteint au loin. On a trouvé un endroit où McBurney a pu se hisser hors du fossé. Puis on est repartis à travers champ. Je voyais notre Mattie en train de travailler dans le potager tandis qu'on approchait de la maison par l'arrière.

« Il y a une autre personne que j'ai oublié de mentionner, dans la maisonnée, j'ai dit au caporal. Notre brave Mattie, qui est peut-être bien la plus gentille de nous toutes. »

Matilda Farnsworth

Je l'ai vue arriver avec lui, tous les deux ils sortaient du bois. J'étais occupée à cueillir des petits pois pour le déjeuner, de temps en temps je levais la tête pour surveiller la fumée – être sûre qu'elle ne venait pas de notre côté. Les coups de canon et les explosions ça ne me chicanait plus trop. C'est comme beaucoup d'autres choses. À force, on s'habitue à tout.

J'aurais dû les arrêter tout de suite, mais je ne l'ai pas fait. J'aurais dû aller la trouver et dire : « Miss Amelia, vous faites demi-tour immédiatement et vous ramenez ce gars-là où vous l'avez trouvé. »

Plus tard, j'me suis demandé pourquoi je ne l'avais pas fait. Ce n'était pas parce qu'il était estropié, vu que ça, je l'ai su que plus tard. Oh j'avais bien vu qu'il s'appuyait sur la petite et qu'il avançait un peu à cloche-pied comme ça, mais je ne savais pas que sa blessure elle était si grave.

D'abord j'ai cru qu'il obligeait la petite à l'amener ici. J'ai pensé que peut-être il la tenait pour l'empêcher de s'en aller. J'ai pensé que peut-être il l'avait surprise là-bas dans les bois et qu'il l'avait forcée à dire où elle habitait, que maintenant il l'obligeait à marcher à côté de lui pour pouvoir examiner lui-même comment l'endroit était fait.

J'ai même pensé que peut-être il y en avait d'autres derrière, peut-être un tas d'autres comme lui, cachés à

la lisière du bois, au-delà du chemin, en train d'attendre que le premier il arrive jusqu'à la maison et il envoie le signal comme quoi c'était bon, le reste de la bande pouvait avancer.

Alors j'crois que maintenant je pourrais dire que j'ai eu la trouille, d'ailleurs c'est vrai que j'avais la trouille. Et c'est peut-être un peu pour ça que j'ai fait semblant de ne pas les voir, que j'ai tourné le dos et que j'me suis éloignée... mais c'était pas la seule raison. Parce que pour dire la vraie vérité, en plus d'avoir peur j'me réjouissais peut-être un peu de ce qui se passait.

Parce qu'au fond de moi, par moments, j'espérais qu'ils allaient venir, venir et détruire cet endroit, tout casser avec leurs canons et brûler les débris. Jamais je n'aurais souhaité qu'ils ne fassent du mal aux jeunes demoiselles, ça non, mais par moments ça m'aurait fait ni chaud ni froid qu'il arrive quelque chose à quelqu'un d'autre dans cette maison, et cet après-midi-là en faisait peut-être bien partie.

Oh c'est sûr, j'aurais pu les arrêter avant qu'ils arrivent à la maison. Par exemple, j'aurais pu dire à Miss Amelia : « Si sa blessure elle est tellement grave que vous pouvez pas l'ramener dans le bois, alors mettez-le dans mon ancienne case, au quartier. J'la garde toujours propre et balayée, on pourra apporter des couvertures pour lui d'la maison. »

Et Miss Martha et Miss Harriet elles auraient sûrement été d'accord avec ça, elles aussi. Si on l'avait déjà mis au lit là-bas, y a de grandes chances qu'elles l'auraient laissé sur place, vu comme quoi elles le considéreraient comme un moins-que-rien de toute façon. En plus, si on l'avait jamais fait entrer dans la maison, lui il aurait sûrement jamais pris son aise avec qui qu'ce soit.

Oui, j'ai repensé à tout ça ces derniers temps – à c'que j'aurais pu faire, ou essayer de faire, en tout cas.

D'un autre côté, moi j'me dis tout le temps qu'à ce moment-là je n'savais pas ce que j'sais maintenant.

Je n'avais aucune idée de tout le mal qu'on avait au fond du cœur, nous toutes. On dirait que personne ne prend jamais le temps de réfléchir à tout le mal qu'on peut amasser au fond de nous... de s'dire qu'une petite pensée mauvaise vient s'ajouter à une autre jusqu'au moment où y suffit que d'un mot de travers pour tout déclencher... et peut-être même une petite chose de rien qu'elle nous aurait même pas échauffé l'esprit dans une période plus calme... et là on fonce tête baissée et on fait des choses qu'on aurait juré devant le Seigneur tout-puissant d'être pas capable de les faire.

Oh oui, je les ai vus arriver, ça c'est sûr, même si j'ai dit plus tard que non. Je les ai vus arriver, mais j'ai pas fait un geste pour les empêcher. J'ai juste versé mon tablier de petits pois dans le panier, j'ai tout ramassé et j'suis retournée à la cuisine.

